

Joachim Du Bellay

Les Antiquitez de Rome

suivies d'un Songe



mozambook

Retrouvez les grands textes de la littérature en
téléchargement gratuit sur le site de
mozambook



www.mozambook.net

© 2001, mozambook

TABLE DES MATIÈRES

Les Antiquitez de Rome 6

Songe 42

LE PREMIER LIVRE
DES ANTIQVITEZ DE ROME
CONTENANT VNE GENERALE
DESCRIPTION DE SA GRAN-
DEVR, ET COMME VNE DEPLO-
RACION DE SA RVINE:

PAR
IOACH. DV BELLAY ANG.

*Plus un Songe ou vision sur le mesme subiect,
du mesme auteur.*



A PARIS,

De l'imprimerie de Federic Morel, rue S.Ian
de Beauuais, au franc Meurier.

M. D. LVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Frontispice de l'édition de 1558.

LES ANTIQUITEZ DE ROME

Au Roy

Ne vous pouvant donner ces ouvrages antiques
Pour vostre Saint-Germain, ou pour Fontainebleau,
Je les vous donne (Sire) en ce petit tableau
Peint, le mieux que j'ay peu, de couleurs poétiques.

Qui mis sous vostre nom devant les yeux publiques,
Si vous le daignez voir en son jour le plus beau,
Se pourra bien vanter d'avoir hors du tombeau
Tiré des vieux Romains les poudreuses reliques

Que vous puissent les Dieux un jour donner tant d'heur,
De rebastir en France une telle grandeur
Que je la voudrois bien peindre en vostre langage :

Et peult estre, qu'à lors vostre grand' Majesté
Repensant à mes vers, diroit qu'ilz ont esté
De vostre Monarchie un bienheureux presage.

I

Divins Esprits, dont la poudreuse cendre,
Gist sous le faix de tant de murs couverts,
Non vostre loz, qui vif par voz beaux vers
Ne se verra sous la terre descendre,

Si des humains la voix se peult estendre
Depuis icy jusqu'au fond des enfers,
Soient à mon cry les abysmes ouvers,
Tant que d'abas vous me puissiez entendre.

Trois fois cernant sous le voile des cieux
De vos tombeaus le tour devocieux,
A haulte voix trois fois je vous appelle :

J'invoque icy vostre antique fureur,
En ce pendant que d'une sainte horreur
Je vays chantant vostre gloire plus belle.

II

Le Babylonien ses haults murs vantera,
Et ses vergers en l'air, de son Ephesienne
La Grece descrira la fabrique ancienne,
Et le peuple du Nil ses pointes chantera :

La mesme Grece encor vanteuse publiera
De son grand Juppiter l'image Olympienne,
Le Mausole sera la gloire Carienne,
Et son vieux labyrinth' la Crete n'oublira :

L'antique Rhodien elevera la gloire
De son fameux Colosse, au temple de Memoire :
Et si quelque œuvre encor digne se peult vanter

De marcher en ce ranc, quelque plus grand' faconde
Le dira : quant à moy pour tous je veulx chanter
Les sept Costaux Romains, sept miracles du monde.

III

Nouveau venu qui cherches Rome en Rome,
Et rien de Rome en Rome n'apperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcz que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.

Voy quel orgueil, quelle ruine : et comme
Celle qui mist le monde sous ses loix
Pour donter tout, se donta quelquefois,
Et devint proie au temps, qui tout consomme.

Rome de Rome est le seul monument,
Et Rome Rome a vaincu seulement,
Le Tybre seul, qui vers la mer s'enfuit,

Reste de Rome. O mondaine inconstance !
Ce qui est ferme, est par le temps détruit,
Et ce qui fuit, au temps fait resistance.

IV

Celle qui de son chef les estoilles passoit,
Et d'un pied sur Thetis, l'autre dessous l'Aurore,
D'une main sur le Scythe, et l'autre sur le More,
De la terre, et du ciel, la rondeur compassoit :

Juppiter ayant peur, si plus elle croissoit,
Que l'orgueil des Geans se relevast encore,
L'accabla sous ces monts, ces sept monts qui sont ore
Tumbeaux de la grandeur qui le ciel menassoit.

Il luy mist sur le chef la croppe Saturnale,
Puis dessus l'estomac assist la Quirinale,
Sur le ventre il planta l'antique Palatin :

Mist sur la dextre main la hauteur Celiene,
Sur la senestre assist l'eschine Exquillienne,
Viminal sur un pied, sur l'autre l'Aventin.

V

Qui voudra voir tout ce qu'ont peu nature,
L'art, et le ciel (Rome) te vienne voir :
J'entens s'il peult ta grandeur concevoir
Par ce qui n'est que ta morte peinture.

Rome n'est plus, et si l'architecture
Quelque ombre encor de Rome fait revoir,
C'est comme un corps par magique sçavoir
Tiré de nuict hors de sa sepulture.

Le corps de Rome en cendre est devallé,
Et son esprit rejoindre s'est allé
Au grand esprit de ceste masse ronde.

Mais ses escripts, qui son loz le plus beau
Malgré le temps arrachent du tumbeau,
Font son idole errer parmy le monde.

VI

Telle que dans son char la Berecynthienne
Couronnée de tours, et joyeuse d'avoir
Enfanté tant de Dieux, telle se faisoit voir
En ses jours plus heureux ceste ville ancienne :

Ceste ville ; qui fut plus que la Phrygienne
Foisonnante en enfans, et de qui le pouvoir
Fut le pouvoir du monde, et ne se peut revoir
Pareille à sa grandeur, grandeur sinon la sienne.

Rome seule pouvoit à Rome ressembler,
Rome seule pouvoit Rome faire trembler :
Aussi n'avoit permis l'ordonnance fatale

Qu'autre pouvoir humain, tant fust audacieux,
Se vantast d'égaliser celle qui fit égale
Sa puissance à la terre, et son courage aux cieux.

VII

Sacrez costaux, et vous saintes ruines,
Qui le seul nom de Rome retenez,
Vieux monuments, qui encor soustenez
L'honneur poudreux de tant d'ames divines,

Arcz triomphaux, pointes du ciel voisines,
Qui de vous voir le ciel mesme estonnez,
Las peu à peu cendre vous devenez,
Fable du peuple, et publiques rapines !

Et bien qu'au temps pour un temps facent guerre
Les bastimens, si est-ce que le temps
Oeuvres et noms finablement atterre.

Tristes desirs, vivez donques contents :
Car si le temps finist chose si dure,
Il finira la peine que j'endure.

VIII

Par armes et vaisseaux Rome donta le monde,
Et pouvoit on juger qu'une seule cité,
Avoit de sa grandeur le terme limité
Par la mesme rondeur de la terre, et de l'onde.

Et tant fut la vertu de ce peuple feconde
En vertueux nepveux, que sa postérité
Surmontant ses ayeux en brave auctorité.
Mesura le hault ciel à la terre profonde :

Afin qu'ayant rangé tout pouvoir sous sa main,
Rien ne peust estre borne à l'empire Romain :
Et que si bien le temps destruit les Republiques,
Le temps ne mist si bas la Romaine hauteur,
Que le chef deterré aux fondemens antiques
Qui prendrent nom de luy, fust découvert menteur.

IX

Astres cruelz, et vous Dieux inhumains,
Ciel envieux, et marastre Nature,
Soit que par ordre, ou soit qu'à l'aventure
Voyse le cours des affaires humains,

 Pourquoy jadis ont travaillé voz mains
A façonner ce monde qui tant dure ?
Ou que ne fut de matiere aussi dure
Le brave front de ces palais Romains ?

 Je ne dy plus la sentence commune,
Que toute chose au dessous de la Lune
 Est corrompable, et sugette à mourir :
Mais bien je dy (et n'en veuille desplaire
A qui s'efforce enseigner le contraire)
Que ce grand Tout doit quelquefois perir.

X

Plus qu'aux bords Aetëans le brave filz d'Aeson
Qui par enchantement conquist la riche laine,
Des dents d'un vieil serpent ensemençant la plaine
N'engendra de soldatz au champ de la toison,

Ceste Ville qui fut en sa jeune saison
Un Hydre de guerriers, se vid bravement pleine
De braves nourrissons, dont la gloire hautaine
A remply du Soleil l'une et l'autre maison.

Mais qui finalement, ne se trouvant au monde
Hercule qui dontast semence tant feconde,
D'une horrible fureur l'un contre l'autre armez,

Se moissonnarent tous par un soudain orage,
Renouvelant entre eulx la fraternelle rage,
Qui aveugla jadis les fiers soldatz semez.

XI

Mars vergongneux d'avoir donné tant d'heur
A ses nepveux, que l'impuissance humaine
Enorgueillie en l'audace Romaine
Sembloit fouler la celeste grandeur,

Refroidissant ceste premiere ardeur
Dont le Romain avoit l'ame si pleine,
Soufla son feu, et d'une ardente haleine
Vint eschauffer la Gottique froideur.

Ce peuple adonc, nouveau fils de la terre,
Dardant par tout les fouldres de la guerre,
Ces braves murs accabla sous sa main,

Puis se perdit dans le sein de sa mere,
Afin que nul, fust-ce des Dieux le pere,
Se peust vanter de l'empire Romain.

XII

Telz que lon vid jadis les enfans de la Terre
Plantez dessus les monts pour escheller les cieux,
Combattre main à main la puissance des Dieux,
Et Juppiter contre eux qui ses fouldres desserre :

Puis tout soudainement renversez du tonnerre
Tumber deça dela ces squadrons furieux,
La Terre gemissante, et le Ciel glorieux
D'avoir à son honneur achevé ceste guerre :

Tel encor' on a veu par dessus les humains
Le front audacieux des sept costaux Romains
Lever contre le ciel son orgueilleuse face :

Et telz ores on void ces champs deshonnorez
Regretter leur ruine, et les Dieux asseurez
Ne craindre plus là hault si effroyable audace.

XIII

Ny la fureur de la flamme enragee,
Ny le trenchant du fer victorieux,
Ny le degast du soldat furieux,
Qui tant de fois (Rome) t'a saccagee,
 Ny coup sur coup ta fortune changee,
Ny le ronger des siecles envieux,
Ny le despit des hommes et des Dieux,
Ny contre toy ta puissance rangee,
 Ny l'ebbranler des vents impetueux,
Ny le debord de ce Dieu tortueux
Qui tant de fois t'a couvert de son onde,
 Ont tellement ton orgueil abbaissé,
Que la grandeur du rien, qu'ilz t'ont laissé,
Ne face encor' esmerveiller le monde.

XIV

Comme on passe en æsté le torrent sans danger,
Qui souloit en hyver estre roy de la plaine,
Et ravir par les champs d'une fuite hautaine
L'espoir du laboureur, et l'espoir du berger :

Comme on void les coüards animaux oultrager
Le courageux lyon gisant dessus l'arene,
Ensanglanter leurs dents, et d'une audace vaine
Provoquer l'ennemy qui ne se peult vanger :

Et comme devant Troye on vid des Grecz encor
Braver les moins vaillans autour du corps d'Hector :
Ainsi ceulx qui jadis souloient, à teste basse,

Du triomphe Romain la gloire accompagner,
Sur ces pouldreux tombeaux exercent leur audace,
Et osent les vaincuz les vainqueurs desdaigner.

XV

Palles Esprits, et vous Umbres pouldreuses,
Qui jouissant de la clarté du jour
Fistes sortir cet orgueilleux sejour,
Dont nous voyons les reliques cendreuses :

 Dictes Esprits (ainsi les tenebreuses
Rives de Styx non passable au retour,
Vous enlassant d'un trois fois triple tour,
N'enferment point voz images umbreuses)

 Dictes moy donc (car quelqu'une de vous
Possible encor se cache icy dessous)
Ne sentez vous augmenter vostre peine,

 Quand quelquefois de ces costaux Romains
Vous contemplez l'ouvrage de voz mains
N'estre plus rien qu'une pouldreuse plaine ?

XVI

Comme lon void de loing sur la mer courroucee
Une montagne d'eau d'un grand branle ondoyant,
Puis trainant mille flots, d'un gros choc abboyant
Se crever contre un roc, où le vent l'a poussee,

Comme on void la fureur par l'Aquilon chassee
D'un sifflement aigu l'orage tournoyant,
Puis d'une ælle plus large en l'air s'esbanoyant
Arrester tout à coup sa carriere lassee :

Et comme on void la flamme ondoyant en cent lieux
Se rassemblant en un, s'aguiser vers les cieux,
Puis tumber languissante : ainsi parmy le monde

Erra la monarchie : et croissant tout ainsi
Qu'un flot, qu'un vent, qu'un feu, sa course vagabonde
Par un arrest fatal s'est venue perdre icy.

XVII

Tant que l'oyseau de Juppiter vola,
Portant le feu, dont le ciel nous menace,
Le ciel n'eut peur de l'effroyable audace
Qui des Geans le courage affolla :

Mais aussi tost que le Soleil brusla
L'ælle qui trop se fit la terre basse,
La terre mist hors de sa lourde masse
L'antique horreur qui le droit viola.

Alors on vid la corneille Germaine
Se deguisant feindre l'aigle Romaine,
Et vers le ciel s'eslever de rechef

Ces braves monts autrefois mis en pouldre,
Ne voyant plus voler dessus leur chef
Ce grand oyseau ministre de la fouldre.

XVIII

Ces grands monceaux pierreux, ces vieux murs que tu vois,
Furent premierement le cloz d'un lieu champestre :
Et ces braves palais dont le temps s'est fait maistre,
Cassines de pasteurs ont esté quelquefois.

Lors prindrent les bergers les ornemens des Roys,
Et le dur laboureur de fer arma sa dextre :
Puis l'annuel pouvoir le plus grand se vid estre,
Et fut encor plus grand le pouvoir de six mois :

Qui, fait perpetuel, creut en telle puissance,
Que l'aigle Imperial de luy print sa naissance :
Mais le Ciel s'opposant à tel accroissement,

Mist ce pouvoir es mains du successeur de Pierre,
Qui sous nom de pasteur, fatal à ceste terre,
Monstre que tout retourne à son commencement.

XIX

Tout le parfait dont le ciel nous honnore,
Tout l'imperfect qui naist dessous les cieux,
Tout ce qui paist noz esprits et noz yeux,
Et tout cela qui noz plaisirs devore :

 Tout le malheur qui nostre aage dedore,
Tout le bonheur des siecles les plus vieux,
Rome du temps de ses premiers ayeux
Le tenoit clos, ainsi qu'une Pandore.

 Mais le destin debrouillant ce Caos,
Où tout le bien et le mal fut enclos,
A fait depuis que les vertus divines

 Volant au ciel ont laissé les pechez,
Qui jusqu'icy se sont tenus cachez
Sous les monceaux de ces vieilles ruines.

XX

Non autrement qu'on void la pluvieuse nûe
Des vapeurs de la terre en l'air se soulever,
Puis se courbant en arc, à fin de s'abrever,
Se plonger dans le sein de Thetis la chenue,

Et montant derechef d'où elle estoit venue,
Sous un grand ventre obscur tout le monde couver,
Tant que finablement on la void se crever
Or' en pluie, or' en neige, or' en gresle menue :

Ceste ville qui fut l'ouvrage d'un pasteur
S'élevant peu à peu, creut en telle hauteur,
Que Royne elle se vid de la terre et de l'onde :

Tant que ne pouvant plus si grand faix soustenir,
Son pouvoir dissipé s'écarta par le monde,
Monstrant que tout en rien doit un jour devenir.

XXI

Celle que Pyrrhe et le Mars de Libye
N'ont sceu donter, celle brave cité
Qui d'un courage au mal exercité
Soustint le choc de la commune envie,
Tant que sa nef par tant d'ondes ravie
Eut contre soy tout le monde incité,
On n'a point veu le roc d'adversité
Rompre sa course heureusement suivie :
Mais defaillant l'object de sa vertu,
Son pouvoir s'est de luyesme abbatu,
Comme celuy, que le cruel orage
A longuement gardé de faire abbord,
Si trop grand vent le chasse sur le port,
Dessus le port se void faire naufrage.

XXII

Quand ce brave sejour, honneur du nom Latin
Qui borna sa grandeur d'Afrique, et de la Bize,
De ce peuple qui tient les bords de la Tamize,
Et de celuy qui void esclore le matin,

Anima contre soy d'un courage mutin
Ses propres nourrissons, sa despouille conquise,
Qu'il avoit par tant d'ans sur tout le monde acquise,
Devint soudainement du monde le butin :

Ainsi quand du grand Tout la fuite retournee
Où trentesix mil' ans ont sa course bornee,
Rompra des elemens le naturel accord,

Les semences qui sont meres de toutes choses,
Retourneront encor' à leur premier discord,
Au ventre du Chaos eternellement closes.

XXIII

O que celui estoit cautelement sage,
Qui conseilloit pour ne laisser moisir
Ses citiens en paresseux loisir,
De pardonner aux rampars de Cartage !

Il prevoyoit que le Romain courage
Impatient du languissant plaisir,
Par le repos se laisseroit saisir
A la fureur de la civile rage.

Aussi void-on qu'en un peuple ocieux,
Comme l'humeur en un corps vicieux,
L'ambition facilement s'engendre.

Ce qui advint, quand l'envieux orgueil
De ne vouloir ny plus grand, ny pareil,
Rompit l'accord du beupere et du gendre.

XXIV

Si l'aveugle fureur, qui cause les batailles,
Des pareilz animaux n'a les cœurs allumez,
Soient ceulx qui vont courant, ou soient les emplumez,
Ceulx-là qui vont rampant, ou les armez d'escailles :

Quelle ardente Erinnys de ses rouges tenailles
Vous pinsetoit les cœurs de rage envenimez,
Quand si cruellement l'un sur l'autre animez
Vous destrempiez le fer en voz propres entrailles ?

Estoit-ce point (Romains) vostre cruel destin,
Ou quelque vieil peché qui d'un discord mutin
Exerçoit contre vous sa vengeance eternelle ?

Ne permettant des Dieux le juste jugement,
Voz murs ensanglantez par la main fraternelle
Se pouvoir asseurer d'un ferme fondément.

XXV

Que n'ay-je encore la harpe Thracienne,
Pour réveiller de l'enfer paresseux
Ces vieux Césars, et les Umbres de ceux
Qui ont basti ceste ville ancienne ?

Ou que je n'ay celle Amphionienne,
Pour animer d'un accord plus heureux
De ces vieux murs les ossemens pierreux,
Et restaurer la gloire Ausonienne ?

Peusse-je aumoins d'un pinceau plus agile
Sur le patron de quelque grand Virgile
De ces palais les protraits façonner :

J'entreprendrois, veu l'ardeur qui m'allume,
De rebastir au compas de la plume
Ce que les mains ne peuvent maçonner.

XXVI

Qui voudroit figurer la Romaine grandeur
En ses dimensions, il ne luy faudroit querre
A la ligne, et au plomb, au compas, à l'equerre
Sa longueur et largeur, hautesse et profondeur :

Il luy faudroit cerner d'une egale rondeur
Tout ce que l'Ocean de ses longs bras enserre,
Soit où l'Astre annuel eschauffe plus la terre,
Soit où souffle Aquilon sa plus grande froideur.

Rome fut tout le monde, et tout le monde est Rome.
Et si par mesmes noms mesmes choses on nomme,
Comme du nom de Rome on se pourroit passer,

La nommant par le nom de la terre et de l'onde :
Ainsi le monde on peult sur Rome compasser,
Puis que le plan de Rome est la carte du monde.

XXVII

Toy qui de Rome émerveillé contemples
L'antique orgueil, qui menassoit les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcs, ces thermes, et ces temples,

Juge, en voyant ces ruines si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puis qu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragmens encor servent d'exemples.

Regarde apres, comme de jour en jour
Rome fouillant son antique sejour,
Se rebastit de tant d'œuvres divines :

Tu jugeras, que le demon Romain
S'efforce encore d'une fatale main
Ressusciter ces pouldreuses ruines.

XXVIII

Qui a veu quelquefois un grand chesne asseiché,
Qui pour son ornement quelque trophée porte,
Lever encor' au ciel sa vieille teste morte,
Dont le pied fermement n'est en terre fiché,

Mais qui dessus le champ plus qu'à demy panché
Monstre ses bras tous nuds, et sa racine torte,
Et sans feuille umbrageux, de son poix se supporte
Sur son tronc nouailleux en cent lieux esbranché :

Et bien qu'au premier vent il doive sa ruine,
Et maint jeune à l'entour ait ferme la racine,
Du devot populaire estre seul reveré.

Qui tel chesne a peu voir, qu'il imagine encores
Comme entre les citez, qui plus florissent ores,
Ce vieil honneur pouldreux est le plus honoré.

XXIX

Tout ce qu’Egypte en poincte façonna,
Tout ce que Grece à la Corinthienne,
A l’Ionique, Attique, ou Dorienne
Pour l’ornement des temples maçonna :

 Tout ce que l’art de Lysippe donna,
La main d’Apelle, ou la main Phidienne,
Souloit orner ceste Ville ancienne,
Dont la grandeur le ciel mesme estonna.

 Tout ce qu’Athene’ eut onques de sagesse,
Tout ce qu’Asie eut onques de richesse,
Tout ce qu’Afrique eut onques de nouveau,

 S’est veu icy. O merveille profonde !
Rome vivant fut l’ornement du monde,
Et morte elle est du monde le tumbeau.

XXX

Comme le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se haulse en tuyau verdissant,
Du tuyau se herisse en epic florissant,
D'epic jaunit en grain que le chauld assaisonne :

Et comme en la saison le rustique moissonne
Les undoyans cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant
Sur le champ despouillé mille gerbes façonne :

Ainsi de peu à peu creut l'Empire Romain,
Tant qu'il fut despouillé par la Barbare main,
Qui ne laissa de luy que ces marques antiques,

Que chacun va pillant : comme on void le gleneur
Cheminant pas à pas recueillir les reliques
De ce qui va tumbant apres le moissonneur.

XXXI

De ce qu'on ne void plus qu'une vague campagne
Où tout l'orgueil du monde on a veu quelquefois,
Tu n'en n'es pas coupable, ô quiconques tu sois
Que le Tygre, et le Nil, Gange, et Euphrate baigne :

Coupables n'en sont pas l'Afrique ny l'Espagne,
Ny ce peuple qui tient les rivages Anglois,
Ny ce brave soldat qui boit le Rhin Gaulois,
Ny cet autre guerrier, nourrisson d'Alemaigne.

Tu en es seule cause, ô civile fureur,
Qui semant par les champs l'Emathienne horreur,
Armas le propre gendre encontre son beupere :

Afin qu'estant venue à son degré plus hault,
La Romaine grandeur trop longuement prospere,
Se vist ruer à bas d'un plus horrible sault.

XXXII

Esperez vous que la posterité
Doive (mes vers) pour tout jamais vous lire ?
Esperez vous que l'œuvre d'une lyre
Puisse acquérir telle immortalité ?

Si sous le ciel fust quelque éternité,
Les monuments que je vous ay fait dire,
Non en papier, mais en marbre et porphyre,
Eussent gardé leur vive antiquité.

Ne laisse pas toutefois de sonner
Luth, qu'Apollon m'a bien daigné donner :
Car si le temps ta gloire ne desrobbe,

Vanter te peuls, quelque bas que tu sois,
D'avoir chanté le premier des François,
L'antique honneur du peuple à longue robbe.

SONGE

I

C'estoit alors que le present des Dieux
Plus doucement s'écoule aux yeux de l'homme,
Faisant noyer dedans l'oubly du somme
Tout le soucy du jour laborieux,

Quand un Demon apparut à mes yeux
Dessus le bord du grand fleuve de Rome,
Qui m'appelant de nom dont je me nomme,
Me commanda regarder vers les cieux :

Puis m'escria, Voy (dit-il) et contemple
Tout ce qui est compris sous ce grand temple,
Voy comme tout n'est rien que vanité.

Lors cognoissant la mondaine inconstance,
Puis que Dieu seul au temps fait resistance,
N'espere rien qu'en la divinité.

II

Sur la croupe d'un mont je vis une Fabrique
De cent brasses de hault. Cent colonnes d'un rond
Toutes de diamant ornoient le brave front :
Et la façon de l'œuvre estoit à la Dorique.

La muraille n'estoit de marbre ny de brique,
Mais d'un luisant crystal, qui du sommet au fond
Elançoit mille rayz de son ventre profond
Sur cent degrez dorez du plus fin or d'Afrique.

D'or estoit le lambriz, et le sommet encor
Reluisoit escaillé de grandes lames d'or :
Le pavé fut de jaspe, et d'esmeraulde fine.

O vanité du monde ! un soudain tremblement
Faisant crouler du mont la plus basse racine,
Renversa ce beau lieu depuis le fondement.

III

Puis m'apparut une Poincte aguisee
D'un diamant de dix piedz en carré,
A sa hauteur justement mesuré,
Tant qu'un archer pourroit prendre visee.

Sur ceste Poincte une urne fut posee
De ce metal sur tous plus honoré :
Et reposoit en ce vase doré
D'un grand Cæsar la cendre composee.

Aux quatre coings estoient couchez encor
Pour pedestal quatre grands lyons d'or,
Digne tumbeau d'une si digne cendre.

Las rien ne dure au monde que torment !
Je vy du ciel la tempeste descendre,
Et fouldroyer ce brave monument.

IV

Je vy hault eslevé sur columnes d'ivoire,
Dont les bases estoient du plus riche metal,
A chapiteaux d'albastre, et frizes de crystal,
Le double front d'un arc dressé pour la memoire.

A chaque face estoit protraicte une victoire,
Portant ælles au doz, avec habit Nymphal,
Et hault assise y fut sur un char triomphal
Des Empereurs Romains la plus antique gloire.

L'ouvrage ne monstroît un artifice humain,
Mais sembloît estre fait de celle propre main
Qui forge en aguisant la paternelle fouldre.

Las je ne veulx plus voir rien de beau sous les cieux,
Puis qu'un œuvre si beau j'ay veu devant mes yeux,
D'une soudaine cheute estre reduict en pouldre.

V

Et puis je vy l'Arbre Dodonien
Sur sept costaux espandre son umbrage,
Et les vainqueurs ornez de son fueillage
Dessus le bord du fleuve Ausonien.

Là fut dressé maint trophée ancien,
Mainte despouille, et maint beau tesmoignage
De la grandeur de ce brave lignage
Qui descendit du sang Dardanien.

J'estois ravy de voir chose si rare,
Quand de paisans une troppe barbare
Vint outrager l'honneur de ces rameaux.

J'ouy le tronc gemir sous la congnee,
Et vy depuis la souche desdaignee
Se reverdir en deux arbres jumeaux.

VI

Une Louve je vy sous l'ancre d'un rocher
Allaictant deux bessons. Je vis à sa mamelle
Mignardement joüer ceste couple jumelle,
Et d'un col allongé la Louve les lecher.

Je la vy hors de là sa pasture chercher,
Et courant par les champs, d'une fureur nouvelle
Ensanglanter la dent et la patte cruelle
Sur les menus troppeaux pour sa soif estancher.

Je vy mille veneurs descendre des montagnes,
Qui bornent d'un costé les Lombardes campagnes,
Et vy de cent espieux luy donner dans le flanc.

Je la vy de son long sur la plaine estendue
Poussant mille sanglotz, se veautrer en son sang,
Et dessus un vieux tronc la despouille pendue.

VII

Je vy l'Oyseau, qui le Soleil contemple,
D'un foible vol au ciel s'avanturer,
Et peu à peu ses ælles asseurer,
Suivant encor le maternel exemple.

Je le vy croistre, et d'un voler plus ample
Des plus hauts monts la hauteur mesurer,
Percer la nuë, et ses ælles tirer
Jusques au lieu, où des Dieux est le temple.

Là se perdit. Puis soudain je l'ay veu
Rouant par l'air en tourbillon de feu,
Tout enflammé sur la plaine descendre.

Je vy son corps en poudre tout reduit,
Et vy l'Oyseau, qui la lumiere fuit,
Comme un vermet renaistre de sa cendre.

VIII

Je vis un fier Torrent, dont les flots escumeux
Rongeoient les fondemens d'une vieille ruine :
Je le vy tout couvert d'une obscure bruine,
Qui s'eslevoit par l'air en tourbillons fumeux :

Dont se formoit un corps à sept chefs merveilleux,
Qui villes et chasteaux couvoit sous sa poitrine,
Et sembloit devorer d'une egale rapine
Les plus doux animaux, et les plus orgueilleux.

J'estois esmerveillé de voir ce monstre enorme
Changer en cent façons son effroyable forme,
Lors que je vy sortir d'un antre Scythien

Ce vent impetueux, qui souffle la froidure,
Dissiper ces nuaux, et en si peu que rien
S'esvanouir par l'air ceste horrible figure.

IX

Tout effroyé de ce monstre nocturne,
Je vis un Corps hydeusement nerveux,
A longue barbe, à longflottans cheveux,
A front ridé, et face de Saturne :

 Qui s'accoudant sur le ventre d'une urne,
Versoit une eau, dont le cours fluctueux
Alloit baignant tout ce bord sinueux,
Où le Troyen combattit contre Turne.

 Dessous ses piedz une Louve allaictoît
Deux enfans : sa main dextre portoit
L'arbre de paix, l'autre la palme forte :

 Son chef estoit couronné de laurier :
Adonc luy cheut la palme, et l'olivier,
Et du laurier la branche devint morte.

X

Sur la rive d'un fleuve une Nymphé exploree
Croisant les bras au ciel avec mille sanglotz
Accordoit ceste plainte au murmure des flotz,
Oultrageant son beau teinct, et sa tresse doree :

Las où est maintenant ceste face honoree,
Où est ceste grandeur, et cet antique los,
Où tout l'heur et l'honneur du monde fut enclos,
Quand des hommes j'estois, et des Dieux adoree ?

N'estoit-ce pas assez que le discord mutin
M'eut fait de tout le monde un publique butin,
Si cet Hydre nouveau digne de cent Hercules,

Foisonnant en sept chefs de vices monstrueux
Ne m'engendroit encor à ces bords tortueux
Tant de cruelz Nerons, et tant de Caligules ?

XI

Dessus un mont une Flamme allumee
A triple pointe ondoyait vers les cieux,
Qui de l'encens d'un cedre precieux
Parfumoit l'air d'une odeur embasmee :

D'un blanc oyseau l'ælle bien emplumee
Sembloit voler jusqu'au sejour des Dieux,
Et dégoisant un chant melodieux
Montoit au ciel avecques la fumee :

De ce beau feu les rayons escartez,
Lançoient par tout mille et mille clartez,
Quand le degout d'une pluie doree

Le vint esteindre. O triste changement !
Ce qui sentoit si bon premierement,
Fut corrompu d'une odeur sulphuree.

XII

Je vy sourdre d'un roc une vive Fontaine,
Claire comme crystal aux rayons du soleil,
Et jaunissant au fond d'un sablon tout pareil
A celui que Pactol' roule parmy la plaine.

Là sembloit que nature et l'art eussent pris peine
D'assembler en un lieu tous les plaisirs de l'œil :
Et là s'oyoit un bruit incitant au sommeil,
De cent accords plus doux que ceulx d'une Sirene.

Les sieges et relaiz luisoient d'ivoire blanc,
Et cent Nymphes autour se tenoient flanc à flanc,
Quand des monts plus prochains de Faunes une suyte

En effroyables criz sur le lieu s'assembla,
Qui de ses villains piedz la belle onde troubla,
Mist les sieges par terre, et les Nymphes en fuyte.

XIII

Plus riche assez que ne se monstroït celle
Qui apparut au triste Florentin,
Jettant ma veüe au rivage Latin
Je vy de loing surgir une Nasselle :

Mais tout soudain la tempeste cruelle,
Portant envie à si riche butin,
Vint assaillir d'un Aquilon mutin
La belle Nef des autres la plus belle.

Finablement l'orage impetueux
Fît abysmer d'un gouphre tortueux
La grand'richesse à nulle autre seconde.

Je vy sous l'eau perdre le beau thresor,
La belle Nef, et les Nochers encor,
Puis vy la Nef se ressourdre sur l'onde.

XIV

Ayant tant de malheurs gemy profondement,
Je vis une Cité quasi semblable à celle
Que vit le messenger de la bonne nouvelle,
Mais basti sur le sable estoit son fondement.

Il sembloit que son chef touchast au firmament,
Et sa forme n'estoit moins superbe que belle :
Digne, s'il en fut onc, digne d'estre immortelle,
Si rien dessous le ciel se fondoit fermement.

J'estois esmerveillé de voir si bel ouvrage,
Quand du costé du Nort vint le cruel orage,
Qui soufflant la fureur de son cœur despité

Sur tout ce qui s'oppose encontre sa venüe,
Renversa sur le champ, d'une pouldreuse nüe,
Les foibles fondemens de la grande Cité.

XV

Finablement sur le point que Morphee
Plus veritable apparoit à noz yeux,
Fasché de voir l'inconstance des cieux,
Je voy venir la sœur du grand Typhée :

 Qui bravement d'un morion cœffée
En majesté sembloit egale aux Dieux,
Et sur le bord d'un fleuve audacieux
De tout le monde erigeoit un trophée.

 Cent Roys vaincuz gémissoient à ses piedz,
Les bras aux doz honteusement liez :
Lors effroyé de voir telle merveille,

 Le ciel encor je luy voy guerroyer,
Puis tout à coup je la voy fouldroyer,
Et du grand bruit en sursault je m'esveille.